

Alain Pecunia

# Entomologie (II)

Poèmes et chansons du siècle passé

## ENTOMOLOGIE (II)

## DU MÊME AUTEUR

Aux éditions Cheminements

Collection « Une mémoire »

*Les Ombres ardentes – Un Français de 17 ans dans les prisons franquistes*

Collection « Chemin noir »

*Un vague arrière-goût*  
*Le Sanglot de Satan*

Collection « Roman »

*Le Dernier Maquisard*

E-books téléchargeables sur [lulu.com](http://lulu.com)

« Littérature et fictions »

*Un été pourri* (Flash noir)  
*Jeux d'enfants* (Flash noir)  
*Louise* (Flash noir)  
*La Fatua* (Flash noir)  
*Le Prix du meilleur scénario* (Flash noir)  
*Fin de race* (Flash noir)  
*La petite fille sans nom – Légende de ma tribu* (conte philosophique)

« Poésie »

*Entomologie (I) Poèmes du siècle passé*

Alain Pecunia

## Entomologie (II)

Poèmes et chansons du siècle passé

Blog de l'auteur

<http://noirexpress.blogspot.com>

© Alain Pecunia, 2007.  
Tous droits réservés.

## *Bernard*

D'un fossé à une paroi rocheuse  
Les ans et les sourires tissent des liens de pierre  
Tels les rocs s'érigent hors des flots  
là où périrent les marins  
Je croyais le connaître et si peu le connaissais  
Lorsqu'il paraît c'est toujours  
avec son sourire de gavroche  
Rares sont les vivants qui ont la grâce  
de devenir des morts souriants  
Un sourire tel qu'il ôte la peine  
Comme s'il n'y avait vraiment pas de quoi  
Et je souris à mon tour à l'invisible dans la nuit

Mériterai-je de laisser un sourire  
à ceux qui me sont chers ?

## *Carmen*

Un de ces jours de grâce  
Où l'on se croise  
Où l'on se reconnaît  
Et qu'importe si c'est pour ne jamais se revoir  
Sur cette terre d'exil  
Puisque l'on a pris demeure en l'autre  
Pour la fin des temps

## *Au théâtre de la mort*

Non, ne sursautez pas  
Ne vous effarouchez pas.  
Je ne suis que la Mort  
Votre plus fidèle compagne.  
À tous je tends mes bras de mère éternelle  
Où chacun à son heure viendra se blottir.

Je suis l'indicible  
Vous répugnez à évoquer mon nom.  
Pourtant moi je l'aime bien  
D'ailleurs suis-je si terrible ou horrible que cela ?  
Voyez, nous nous connaissons depuis peu  
Et déjà vous vous calez dans vos sièges  
Rassérénés.  
Vous vous dites : ce n'est que du théâtre.  
Vous souriez en vous-même.  
Eh bien non !  
C'est bien la Mort que vous voyez  
Celle de la vie – pas la fausse.

Ceux qui s'agiteront bientôt sur cette scène  
ne sont que des acteurs  
Des masques d'un moment.  
Mais moi, je ne suis pas un masque.  
Je suis la Mort vraie  
La Mort vraie  
qui a voulu tenir son propre rôle dans la distribution  
Car je me défie de ceux qui voudraient me jouer.  
Ce ne seraient que pitres ou pantins lamentables.  
Mon jeu est incomparable  
Et le leur ne saurait en être qu'un pâle reflet.  
Ils ne diraient que sottises.

Mais pourquoi me justifier ?  
Je suis présente en toute vie  
Et j'ai bien le droit de me montrer à vous  
si tel est mon désir.  
À moi l'on rend des comptes  
Non l'inverse.  
Et vous tous  
Jeunes et vieux  
Hommes et femmes assis là  
Vous m'en rendrez un jour ou l'autre.  
Dans un temps qui pour vous semble bien lointain.  
Pour moi ce n'est que tout à l'heure.  
Pas un de vous n'y échappera  
Pas un !  
Alors que diable  
Plutôt que de gémir et de vous affoler  
De courir en tous sens  
Regardez-moi bien

Redressez-vous et vivez votre vie  
d'hommes et de femmes.  
Moi je n'ai que la triste éternité.  
Parfois il me prend d'envier votre condition de mortel  
Car si bref soit votre instant de vie  
Vous, vous vivez  
Ou tout au moins vous avez la possibilité de vivre  
De construire en ce si bref instant votre destin.  
Moi, je ne construis rien.  
Je n'aime ni ne me révolte.  
Je n'ai pas de destin.  
Je n'ai pas de liberté.  
Je ne suis que la Mort  
La triste Mort.

Il me prend aussi d'admirer votre courage  
Votre ténacité et votre dignité.  
Vous n'êtes que peu de chose à mes yeux  
Mais ce peu sait parfois faire frissonner mes os sans âge  
Sans pour autant parvenir à m'attendrir  
Car je ne suis que la Mort  
La triste Mort  
Pour laquelle tout  
Irrémédiablement  
Lui est dérisoire.

## *Rêve nocturne*

Je suis l'étalon noir  
À la robe luisante  
Qui galope  
Au travers  
Des rêves tumultueux  
De la vierge endormie

Au souffle de mes naseaux  
Son pouls s'accélère  
De mes sabots  
Jaillissent des gémissements  
À mon écume se mêle sa sueur  
En un accouplement illusoire

Je suis l'étalon noir  
À la robe luisante  
Qui galope  
Au travers  
Des rêves tumultueux  
De la vierge endormie  
Et ne fait que passer par-là

## *Renaissance*

Longtemps j'ai attendu que le vent enfle mes voiles  
Je doutais être un vaisseau de haut bord  
En panne si long temps  
Voiles tombantes  
Soleil et pluie martelant la coque immobile et pesante  
Risée de l'albatros manchot

Parfois j'ai cru mourir et je ne suis pas mort.  
J'ai vu les feuilles et les fleurs renaître.  
Madame la Vie,  
Parfois j'ai cru mourir  
Et je ne suis pas mort.  
Dans le grand foisonnement de la nature  
Je vous ai vue faire surgir le printemps.  
J'ai entendu le tremblement de la terre  
    au plus profond des entrailles  
J'ai vu le maelström des atomes l'accompagnant  
J'ai vu les chats se mettre en quête d'aventures  
J'ai vu les jeunes filles se dévêtir  
Les enfants lever leur regard vers le ciel

Les vieillards se redresser.  
J'ai entendu les hommes siffloter  
Le sourire d'attente des femmes  
Les interrogations muettes des anges  
Un tendre frisson parcourant les êtres et les choses.  
Les roches scintillent  
Les étoiles s'attardent  
Des pas nonchalants et d'autres se pressant  
Chacun prenant le temps de sa vie  
Et sa mesure à venir ou passée.  
Les fardeaux s'allègent  
Des détails deviennent événements  
L'attente  
Plusieurs fois millénaires  
Des promesses de la vie  
Palpitant au tréfonds des corps

## *Complainte du couple*

T'es mal foutu  
T'es mal baisé  
T'es insupportable  
Raté sous tous rapports

C'que t'as vraiment rien  
Pour toi  
Mon pauvre vieux

T'es mal foutue  
T'es mal baisée  
T'es insupportable  
Ratée sous tous rapports

C'que t'as vraiment rien  
Pour toi  
Ma pauvre vieille

Tu sais ma vieille  
Avec mes maîtresses  
C'était le pied  
C'que j'en ai eu comme occasions  
De te plaquer et d'être heureux

Tu sais mon vieux  
Avec mes amants  
C'était le pied  
C'que j'en ai eu comme occasions  
De te plaquer et d'être heureuse

Pourtant nous sommes restés  
Ensemble  
Y'avait les gosses  
Le chien et le canari  
Nos parents et nos amis  
Les traites de la maison  
Et la retraite complémentaire

Les gosses sont partis  
Nos vieux, le chien et le canari  
Sont clamsés  
Avec nos amis on est fâchés  
C'qu'on est bien quand même  
Ensemble  
À attendre la fin

Qu'serions-nous  
L'un sans l'autre  
Sans cette tendresse  
Que nous inventons chacun  
Dans notre coin  
Avec le temps qui passe  
Et qui recouvre  
Petit à petit  
La haine de notre vie  
Qu'on peut pas recommencer

## *Ode au soleil*

Il y a trois mois  
Je roulais vers toi  
Face au soleil levant

Ivre  
Des promesses de l'amour  
De ses prodiges  
Sans cesse renouvelés  
Et pour toujours

Il y a trois mois  
Je roulais vers toi  
Face au soleil levant

Par toi  
J'étais attendu  
J'allais à ce rendez-vous  
Si longtemps retardé

Aujourd'hui  
Je roule en sens inverse  
Face au soleil couchant

Le cœur froid  
L'esprit vide  
Les yeux  
Fixés sur la route

Je retourne vers  
Cet océan  
D'où tu avais surgi de mes chimères  
Et d'où l'amour ne jaillira plus

Il y a trois mois  
Je roulais vers toi  
Face au soleil levant

Aujourd'hui je roule  
En sens inverse  
Face au soleil couchant

Où nul ne m'attend  
Et où le soleil semble  
S'abîmer dans les flots

Mais tout au fond  
De moi  
Je sais un espoir  
Point minuscule  
Au sein de mes ruines

Point minuscule  
Qui redeviendra chimère  
Et fera se lever  
À nouveau  
Le soleil

Et alors  
Dans un temps à venir  
Je roulerai à nouveau vers toi  
Face au soleil levant de l'amour

Devant cette promesse  
Mon cœur se reprend à battre  
Et mon regard s'attarde aux nuages  
D'où tu surgiras à nouveau

## *Ma vie*

CHANSON

Je vais ma vie  
Marchez pas sur mes rêves (*bis*) [refrain]

Écartez-vous de mon chemin  
Vous qui voulez  
Que je sois raisonnable à votre façon

Je vais ma vie  
Marchez pas sur mes rêves (*bis*) [refrain]

Laissez-moi passer  
Vous qui voulez  
Que j'arrête et renonce à moi-même

Je vais ma vie  
Marchez pas sur mes rêves (*bis*) [refrain]

Ôtez-vous de là  
Vous qui voulez  
Mon bien pour mieux m'emprisonner

Je vais ma vie  
Marchez pas sur mes rêves (*bis*) [refrain]

Foutez-moi la paix  
Comme je vous la fous  
Je vais ma vie  
C'est ma seule loi

Je vais ma vie  
Marchez pas sur mes rêves (*bis*) [refrain]

## *Le Soleil*

De songe en songe  
Je t'ai cherché  
Te croyant chimère

Que la quête du Graal était belle  
Quelle transfiguration elle livrait  
Le sang pulsant à l'unisson des nuages

Qu'aurais-je fait de trouver l'amour majuscule  
S'il m'ôtait par là même ma quête

Je vous aimais autant que vous étiez quête  
Souriant de votre médiocrité par-delà vos masques  
Qui me permettait de m'éloigner  
Reprenant mon bâton de chevalier pèlerin

Mais jamais je ne doutai de cette quête  
Même si désespérance fut tantôt son visage  
Jamais

Pourquoi ?  
L'homme est grand par sa propre passion  
Il se projette par sa part de folie et de rêve  
Monstre des abîmes et des cimes  
Tourbillon qui détruit pour ordonner

Par sa propre quête  
Il déchire les ténèbres animales  
Pour que règne son soleil

Ce soleil sans lequel l'enfant ne peut grandir  
Et dans la perte duquel l'homme se désespère  
Et se perd en divertissement

Ce soleil gêneur  
Dont on nie qu'il soit  
Qu'on occulte de mille mots  
Afin d'accroire  
Que les hommes ne sont pas nécessaires à sa permanence  
Dont on maudit les laudateurs  
Rêveurs produisant de l'inutile  
Du superflu

Nous, gens sérieux  
Régissons les royaumes de ce monde  
Légiférons, ordonnons  
Pour le bien de chacun  
Euvrons dans la mesure  
Et l'ordre  
Le rêve est anarchie  
Faire croire au pauvre  
Qu'il peut être autre que pauvre  
Lui donner mille fantaisies hors de sa portée  
Faire douter le chef de sa haute mission  
Le réaliste de son sens des réalités  
Bafouer le travailleur assidu  
Jeter les hommes dans les douleurs de l'insatisfaction  
Leur dérober un sol ferme  
Pour l'éther incertain  
Marais où l'ordre sombre

Mais sans cesse les enfants produisent de l'inutile  
Et sans cesse l'étincelle de l'inutile bonheur  
Est prête à s'embraser en l'adulte

Le rêve  
S'élançait à l'assaut des lois  
Se brise  
Se reprend  
S'élançait à nouveau  
Pour fonder le bonheur

Le rêve est vif-argent  
Il est là et ailleurs  
On croit en avoir fini  
Mais un autre rêveur déjà surgi  
Chante le soleil  
Et rappelle que le chant des hommes est nécessaire  
À son lever

*Nantes–New Orleans*

CHANSON

D'où viens-tu  
Toi que j'ai croisé  
Sur la plage de sable fin  
Déserte  
En cette fin d'après-midi d'hiver ?

Le ciel était gris  
Comme à cette époque sur le Mississippi  
Et je voulais te le dire  
Sur cette plage de Bretagne

Nos silhouettes s'avançaient  
L'une vers l'autre  
Oscillantes et lointaines  
Sur le sable de la baie

Deux chevaux au galop te frôlèrent  
Sans que tu te détournes  
Tu allais la tête basse  
Nos pas se dirigeaient l'un vers l'autre  
Quelle nostalgie ancienne nous guidait  
Sur cette plage déserte  
En cette fin d'après-midi d'hiver

Le ciel était gris  
Comme à cette époque sur le Mississippi  
Et je voulais te le dire  
Sur cette plage de Bretagne

Une mouette te fit redresser la tête  
Tu courus un instant  
Et mon cœur se mit à battre  
Sur un rythme de jazz  
Car nous allions enfin nous croiser  
Sur cette plage de sable fin  
Et je saurais te dire  
Qu'à cette époque  
Le ciel est également gris sur le Mississippi

Quand nos regards frileux  
Se croisèrent sous le crachin  
Nos lèvres restèrent muettes  
Et mon cœur se demanda  
Le long de quel fleuve tu errais  
Qui de nous deux le montait ou le descendait  
Sans que nous puissions laisser parler nos rêves

D'où venais-tu  
Toi que j'ai croisé  
Sur cette plage de sable fin déserte  
En cette fin d'après-midi d'hiver  
Et que je cherche encore dans la nuit  
À Nantes–New Orleans

*Nadia*

Vous souvenez-vous  
Madame la Vie  
De ce long temps parcouru  
Et de mes mots d'alors

Aujourd'hui je suis entré  
Dans le temps de ma moisson  
Et de ma plénitude  
De cette ère nouvelle  
Je puis dater le premier jour  
Le premier regard

J'allais au-devant d'elle  
Car le temps était venu  
Mais qu'il fut difficile  
D'admettre que ce ne serait  
Qu'aux prémices des moissons

Ma raison ne l'avait pas  
Reconnue parmi multiples visages  
Mais tout mon être s'invitait  
À une folle danse  
– une folle danse

L'instinct millénaire de la vie  
S'est joué de moi  
Tout ce bien-être éprouvé  
N'était que façon pour lui  
D'apprivoiser ma conscience  
Pour qu'elle ne s'effarouche pas  
D'antiques peurs

Il l'avait reconnue  
Et jouait son jeu avec elle

Au plus tendre de ma quiétude  
Elle approcha ses lèvres  
Et je lui entrouvris les miennes

*La tartine de moutarde*

HISTOIRE VRAIE

*À Élise*

Au fond de ma prison  
Une petite fille  
Surgit de mon enfance

Souillonne  
Sur le pas de sa mesure  
Tout le jour seule  
Aux grands cheveux d'or  
Et les yeux clos

Au fond de ma prison  
Une fillette  
Me sourit  
De ses grands yeux pers  
Je lui dis bonjour  
Elle hoche la tête

Au fond de ma prison  
Une sauvageonne  
Me tend la main  
Et m'apprivoise  
M'entraînant dans sa cuisine  
Salle à coucher  
Sans un mot  
De ses lèvres muettes

Au fond de ma prison  
Je me souviens  
Qu'elle m'offrit  
Une large tartine de moutarde  
Et je revins souvent  
Dans la mesure  
Au quatre heures  
Pour ce goûter de la misère  
Et de la tendresse

Au fond de ma prison  
Les larmes me viennent aux yeux  
De t'avoir enfouie si long temps  
Petite fille aux yeux pers  
Et aux longs cheveux d'or  
Au fond de ma prison  
Je t'écris pour te dire  
Combien il m'était cher  
Ce goûter

Un jour  
Je passai sans m'arrêter  
Tu te retournas  
Sans poser de questions  
Car dans ta vie de misère  
Tu n'en posais aucune  
De tes grandes lèvres muettes

Au fond de ma prison  
Je t'écris pour te dire  
Combien elles étaient douces  
Tes tartines de moutarde  
Et que j'étais sot à six ans

Que tu sois geôlière  
Ou princesse  
Vivante ou morte  
Après un si long temps  
Au fond de ma prison  
Ma main cherche la tienne  
Pour t'inviter à courir  
Au grand soleil

« *Amour toujours* »

Quand elle entra dans le soleil,  
La première chose qu'elle aperçut  
Ce fut la couche de poussière des vitres grises,  
Les rideaux jaunis qui pendaient,  
Un chat qui pissait sur un tapis d'on ne sait où  
Usé jusqu'à la corde,  
Le propriétaire chauve  
Au teint de mimolette râpée.

Qui serai-je ici ?  
Se demanda-t-elle.  
Fée ou sorcière ?  
Les remettrai-je à neuf  
Ou les noierai-je sous leur crasse ?

Le chat miaula après son pipi  
Puis courut se réfugier sous le lit.  
Le propriétaire chauve grimaça un sourire édenté  
Et moulina ses bras de contentement  
Faisant virevolter la poussière.

La dame entra en boitillant  
Releva son foulard qui lui tombait sur les yeux,  
Posa sa main gauche sur sa hanche gauche  
Et secoua la tête, se disant en elle-même :  
« Eh ben, eh ben. »

Elle souriait franchement.

Là, le monsieur chauve se méprit totalement,  
Comme tant de fois cela survient chez l'homme.  
Il ne venait pas de la conquérir :  
Elle venait de trouver une proie.

Mais, de cela,  
Il lui fallut bien du temps pour s'en rendre compte.